

> chronique **Angelo Rinaldi**

Œil pour œil

Un art ? On en dispute depuis sa naissance, qui fit pousser les hauts cris à Baudelaire, indigné d'une invention incitant une « société immonde » à se ruer comme « un Narcisse pour contempler sa triviale image sur le métal » (au vrai, tout commence avec une plaque au collodion). C'est que le poète n'avait pas encore rencontré Nadar (1820-1910), un rouquin et un flambeur qui, par chance pour nous et le procureur hâtif, a fixé les traits de l'amant de Mlle Duval. Ce front vaste et dévasté, ce regard qui, de quelque manière que l'on tienne le document, nous surplombe, et ces deux sillons partis des narines en permanence ouvertes aux effluves en dissolution de l'enfance pour aboutir à la commissure des lèvres retroussées par la douleur, quelle biographie parviendrait à les restituer ?

Nadar était un chasseur de têtes célèbres. On reproche à M. Banier de l'imiter – grief juste et inepte à la fois. Au nom de quoi un romancier s'interdirait-il de s'intéresser à des personnes exposées au soupçon du talent et de la notoriété ? Et, de fait, quelques-uns de ses sujets, si le terme convient à des souveraines, relèvent d'un monde auquel la protection de l'anonymat est refusée par essence. Mais ce n'est point dans l'exercice de leurs fonctions officielles – au sommet de l'échelle sociale, où ils singent les équilibristes – que M. Banier les saisit. Le flâneur qui, à ses débuts, avait, à la Cartier-Bresson, noué son petit appareil au poignet, par flemme de prendre des notes sur le vif, ou par pudeur, rend à l'espèce commune à laquelle nous appartenons des visages où, pourtant, l'apparition de chaque ride a été révélée à l'univers. De sorte que, vite, ils semblent moins usés par le temps que par la pléthore des images déterminant une action de lessive. A la fin, elle en vient à annihiler leurs caractéristiques individuelles, les bonnes et les mauvaises. Elle réduit les figures à n'être plus que des profils sur des médailles ou des monnaies que l'enfouissement dans le sol a corrodées. Si l'on s'arrête, par exemple, à la photo que reproduit la couverture de l'album, d'emblée, en dépit du crâne rasé, on identifie, dans l'insolite même de sa pose, la jeune femme dont les magazines alimentant en scoops mondains l'Olympe niais et aliénant du lumpenprolétariat racontent, ou inventent, la vie de semaine en semaine. En une seconde, cependant, cette identité ressassée se désagrège pour céder la place à l'énigme de la belle inconnue que l'on aurait soi-même piégée dans un moment d'abandon. Elle a les yeux clos, ses lèvres sensuelles retenant sans doute l'un de ces cris qui retentissent seulement en rêve. Peut-être un cri d'émerveillement devant l'infini des combinaisons et de la marqueterie des songes, qui, par bonheur, nous sont donnés à tous, chats et chiens compris. Princesse, celle-là ? Qu'est-ce que cela lui rapporterait de plus ? Reine, l'autre qui, sous un chapeau à épouvanter les corbeaux de la *London Tower*, a l'air d'une ménagère éreintée par les repassages qui, sur son trente et un, file à la noce du fils promis à l'avenir d'un chef de rayon chez Marks & Spencer ? Les cérémonies l'ennuient, cela se voit. Sa propre mère, un verre à la main, le cheveu en bataille, a le comportement des vieilles dames quand elles savourent les derniers plaisirs de l'existence. Et, plus qu'une riche, Mme Liliane B. est une héroïne de Henry James, consumée de mélancolie après avoir effectué le tour de l'Europe et des illusions. Pas de doute, la photo – en noir et

Pas de doute,
la photo en noir
et blanc est un art
dès qu'elle
débusque l'individu
dans sa solitude,
à la seconde
où le masque
se décroche.

blanc : la couleur la tuerait comme elle a anéanti le cinéma – est un art dès qu'elle débusque l'individu dans sa solitude, à la seconde où le masque se décroche, où l'amour-propre et l'entraînement aux grimaces du savoir-vivre cessent de soutenir la représentation quotidienne. M. Banier attrape au vol cet instant-là, où se dévoile l'« expression intime », recherchée par Nadar, un fragment d'une vérité plus vaste, malgré sa singularité. La dira-t-on universelle, afin de suivre le conseil de Stendhal, qui est de ne pas laisser les grands mots en l'air ? (A son habitude, il ferait ici un copieux usage de « sublime ». Les portraits de Silvana Mangano et de Nathalie Sarraute le transporteraient de joie ; il discernerait dans le premier une ébauche de Mme de Rénal.) Pour obtenir pareil dénudement, on doit posséder, outre la patience et l'intelligence, une sensibilité à la lumière capable de frémir ou, au passage de la brise dans un ciel d'été, certain regard qui, aussi fort que la magie de la phrase, résiste à l'analyse. Pense-t-on jamais aux problèmes que posent le tirage, le grain du papier, le cadrage et l'angle de prise ? Au poids de l'angoisse, ils valent bien ceux du vocabulaire et de la syntaxe. Voilà pourquoi les photos du mariage de mon cousin Gustave ne touchent même plus les participants au banquet, bien que Ginette fût à l'accordéon – un Cruciani flambant neuf. Et Dieu sait que Ginette, dans le paso doble, elle assure, gonflant nos âmes au rythme de l'étirement du soufflet ! Voilà pourquoi le butin du paparazzo échappé de l'égout des mondanités et le cliché du reporter aux armées n'ont que valeur d'anecdote, un intérêt historique par définition provisoire, où les quatre cinquièmes du mérite vont au modèle. Est-il si téméraire de prétendre que l'écrivain, en raison de sa nature d'obsessionnel, s'acquitte de tout très bien ?

Zola et Strindberg ont, eux aussi, tâté de la photographie, vécu dans la « chambre noire », où, comme dans le sommeil, se trament les brouillons. Tiens ! il y aurait à relever chez M. Banier la récurrence du thème des jumeaux, de l'assoupissement de l'être de prédilection, qui renvoie aux terreurs de Cocteau : « Rien ne m'effraie plus que la fausse accalmie d'un visage qui dort. » Et si déjà, en effet, dans la sieste, « mon amour faisait la planche sur le fleuve des morts » ?

Il y aurait à souligner la tendresse à l'égard des femmes, bien différente de la surestimation esthétique et prudemment isolante qui est coutumière au couturier gay. A signaler, une férocité digne de Diane Arbus dans le survol d'un bal de la jet-society à New York. Il y aurait tant à dire concernant l'humain que l'on se limitera à un animal. Au cochon énorme de malice, près de la soue, qui semble évadé du bestiaire magique de Dino Buzzati. L'ombre d'une oreille voile un œil ; l'autre, qui attend le monocle d'Erich von Stroheim, luit de tendresse. C'est l'une des principales vedettes de l'album. Qui n'a pas entendu le cri du cochon, un soir d'automne, derrière la ferme, exprimant l'incompréhension du malheur après tant de platées nourrissantes, ignore l'essentiel de la détresse du monde. Et les frissons de notre chair même, toute en soubresauts de carpe, que, sous son couteau de lune, M. Banier fait apparaître avec des gestes d'écailler. ●

Past-Present, par François-Marie Banier. Schirmer-Mosel, 256 p., 298 F.